

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Débat : en marge des mensonges

Comité du Québec

Number 6 (46), Fall 1981

Médias communautaires ou médias libres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034955ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034955ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Comité du Québec (1981). Débat : en marge des mensonges. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (6), 13–15. <https://doi.org/10.7202/1034955ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

En marge des mensonges

Le comité de rédaction de la revue a demandé à deux journalistes professionnels : Louis Fournier, journaliste à Radio Canada et Danielle Simpson, journaliste pigiste de réagir aux divers textes publiés dans ce numéro. Ont participé à la discussion du texte sur les « Mensonges... », outre les deux invités, Frédéric Lesemann, éditeur de la revue et Lorne Huston, auteur du texte.

DS : Tu as un parti-pris en faveur de Liaison Saint-Louis, le journal communautaire.

LH : J'ai de la misère à critiquer Liaison Saint-Louis parce que je n'ai pas l'impression qu'ils m'ont servi un discours de pouvoir. Je me sens mal à l'aise de polémiquer avec eux. Ils n'essaient de faire la leçon à personne. Le Temps Fou et Presse Libre sont chacun à sa manière branchés. Ça me fait plaisir d'entrer dans la mêlée parce que je sais qu'ils ont les reins solides.

DS : Tu hésites peut-être aussi sur Liaison Saint-Louis parce que tu ne peux prévoir ce que les changements récents vont apporter ?

LH : C'est vrai que je ne peux le prévoir avec certitude, mais il me semble que ce sera de deux choses l'une : ou bien les principaux collaborateurs seront des employés non payés, des gens qui font le choix de faire de Liaison Saint-Louis leur principale préoccupation dans la vie même s'ils n'ont pas de salaire. Dans ce sens-là, il va y avoir des « professionnels camouflés ». Ou bien il y aura beaucoup de textes mal écrits, mal présentés, qui risquent en fin

de compte de compromettre l'existence du journal. À force de faire une critique simpliste du professionnalisme en ce qu'il concentre des pouvoirs entre les mains de quelques personnes seulement, on risque d'accentuer ce processus de centralisation. S'ils sont sérieux, qu'ils veulent maintenir la qualité des textes, il faut se demander qui seront les collaborateurs dont les textes n'auront pas besoin de réécriture. Ce seront des étudiants en journalisme ou des gens relativement scolarisés. Mais en ce qui concerne les gens du quartier qui n'ont pas d'expérience d'écriture, je me demande bien comment on va faire pour avoir un comité des bénévoles qui fonctionne assez sérieusement pour les aider à écrire leurs textes. On risque d'aboutir à un résultat où il y aura moins de gens qui écrivent qu'en ce moment.

FL : J'ai de la difficulté à voir les choix que tu privilégies. D'après la discussion actuelle, j'ai l'impression que tu choisis de privilégier d'abord la reconnaissance d'un certain professionnalisme, même aux dépens de la participation.

LH : Je ne crois pas à la participation si on entend par là un projet où certaines personnes cherchent à en faire participer d'autres. Il est possible pour des gens de mettre en commun leurs énergies, leurs intérêts, leurs espoirs mais ça, c'est tout autre chose que la participation.

D'autre part, je ne vois pas l'intérêt de produire des choses inintéressantes sur la place publique. Si on veut se parler, apprendre à écrire ensemble, sor-

tir de chez nous, rencontrer des gens, c'est très bien, mais pourquoi faire un journal? Le plus souvent c'est un mauvais journal et on n'a même pas le plaisir ou la satisfaction qu'on aurait eu d'un projet imaginé uniquement en fonction de nous-mêmes.

LF : Ça peut être dangereux ce que tu dis. Je ne trouve pas mauvais que des gens partent un petit journal dans un coin, même s'ils savent que ça ne rejoindra pas beaucoup de monde. Ça dépend des groupes auxquels on s'adresse. J'ai travaillé avec des groupes qui faisaient des journaux syndicaux. Parfois ils ont déclenché un processus très intéressant avec des journaux « médiocres ». Tu parles de journaux qui rejoignent du monde comme nous. On veut que ça soit bon.

LH : J'ai l'impression que des ouvriers d'usine sont encore plus exigeants que moi sur ce qu'ils lisent. Moi, je suis prêt à faire beaucoup de compromis sur ce que je lis. Je vais persister à lire un texte mal écrit ou mal articulé si je sais qu'il est produit par un groupe ou une personne qui m'intéresse. Pour les gens qui n'ont pas nécessairement l'habitude de lire beaucoup, il faut que ça soit bien écrit, sinon ils ne le liront pas.

LF : Il n'est pas nécessaire qu'un texte soit bien écrit, selon des normes professionnelles pour rejoindre les gens. Du moment qu'il est écrit de façon à rejoindre les gens dans leur langage, avec leurs préoccupations, avec des caricatures, des photos, ça peut être intéressant.

LH : Mais écrire de cette façon-là, c'est encore plus difficile que le journalisme professionnel. Ça demande une compétence qui n'a rien de spontané. D'accord c'est une autre définition de symboles (je ne suis pas sûr que ce soit une autre définition de compétences) que celle qui prévaut à Radio-Canada mais ça ne s'invente pas du jour au lendemain par n'importe quel citoyen de quartier.

LF : Enfin, ce que j'aurais aimé retrouver dans ce texte, c'est justement une analyse plus serrée des processus de production de ces journaux, notamment à *Presse Libre*. Ils ont un processus de production qui est très original. C'est peut-être casse-gueule aussi, on verra, mais ils ont neuf collectifs régionaux de production, avec un comité central de rédaction. Les textes sont produits collectivement par des bénévoles et revus à Montréal. C'est lourd

comme fonctionnement mais cela aurait été intéressant de comparer les processus de production. *Le Temps Fou*, c'est tout le contraire. C'est la petite équipe de production qui contrôle tout, qui réécrit les textes d'un bout à l'autre.

LH : C'est une lacune importante que tu soulignes et j'en suis d'autant plus conscient que cette question faisait partie des problèmes que je voulais traiter au départ. J'ai un peu mauvaise conscience par rapport à *Presse Libre* de ne pas en avoir parlé. Par contre je ne me sentais pas en mesure avec la discussion que nous avons eue ensemble d'aborder cette question sérieusement. Sur le fond et la forme du journal, je pouvais comparer ce qu'ils disaient avec ce qu'ils faisaient mais je ne pouvais traiter la question du processus de production qu'en reproduisant intégralement leurs discours. Je voulais à tout prix éviter le ton publicitaire dans ce texte. C'est une dimension qui ne paraît dans aucune des critiques que j'ai faites.

DS : Ça peut être un processus intéressant à *Presse Libre* mais on ne peut que constater que le discours d'appareil est toujours là. Même avec leur processus de production, ils aboutissent à un discours uniformisé.

LF : Oui mais c'est justement cette contradiction que j'aurais voulu voir analysée. La faiblesse la plus flagrante de *Presse Libre* c'est que finalement les textes sur les activités des groupes sont faits par les militants de ces mêmes groupes. C'est impossible d'avoir une distance critique dans ces conditions. C'est ce qui donne ce ton militant aux dépens de l'information.

FL : Pourquoi refuse-t-on la participation de journalistes professionnels à *Presse Libre*?

LF : Pour les mêmes raisons qu'à *Liaison Saint-Louis*. Il y a une réaction de refus des journalistes professionnels que je comprends très bien d'eux-mêmes. Il y a une méfiance profonde vis-à-vis les médias officiels et les journalistes représentent cela à leurs yeux. Par contre, ils ont quand même à *Presse Libre* des gens qui ont une expérience de journalisme et qui sont chargés de faire du « rewriting ». Ce n'est pas un refus aveugle du professionnalisme.

FL : Mais n'est-ce pas une conception un peu naïve qui prétendrait que puisque ça vient de la « base »,

ça serait plus vrai et moins bourgeois que si ça avait été médiatisé par un certain professionnalisme ?

LF : Ils organisent des ateliers d'écriture, mais il n'est pas question de faire appel à des pigistes pour faire un dossier. Ils veulent développer des compétences professionnelles par la formation et non par le recours aux compétences extérieures.

FL : Est-ce que la participation à *Presse Libre* c'est d'abord pour construire un journal démocratique qui crée une nouvelle information ou est-ce un processus qui s'inscrit dans une pédagogie de la conscientisation dans le cadre de la naissance d'un mouvement politique plus large ?

LF : À *Presse Libre* c'est la conception d'un journal comme « organisateur collectif » qui prévaut. C'est à partir de cela qu'ils cherchent à construire un mouvement, en commençant tranquillement avec une démarche « low profile », en se présentant comme un journal d'information, mais tout de suite, tout le monde le voit, il y a un appareil politique qui se dessine derrière cela. *Presse Libre* a été fondé à partir du Regroupement pour le socialisme et il a pris cette démarche pour associer d'autres gens à ce projet. Je ne trouve pas ça nécessairement mauvais parce que je trouve que c'est un courant qui a besoin de s'organiser. C'est sûrement pour cette raison qu'ils ont adopté le mode de fonctionnement avec des collectifs régionaux de militants.

Ceci dit, je considère que cela aurait été intéressant de décrire ce fonctionnement et de le mettre en comparaison avec *Liaison Saint-Louis* et le *Temps Fou* parce que les processus de production éclairent la nature du projet qu'ils veulent développer. Le *Temps Fou* est un groupe d'amis. Ça ne dépassera jamais ce type d'organisation. C'est artisanal et ils aiment cela. Ça va toujours rester une petite revue sympathique qui ne pose pas vraiment la question du pouvoir.

LH : Enfin... Aucune des équipes n'étaient contentes de ce que j'ai écrit sur elles mais tout le monde trouvait juste ce que j'avais écrit sur les autres. Je ne dis pas que c'est là une preuve d'objectivité. Je le dis simplement pour souligner que c'est probablement plus facile de voir les mensonges des autres que les siens. J'ai proposé à chaque équipe d'écrire une réponse, mais jusqu'à date, elles n'ont pas remis de réponse formelle. Forcément, je glisse rapidement sur des situations qui sont très complexes et d'autant plus complexes à leurs yeux qu'ils ne peuvent faire autrement que de vivre toutes les contradictions beaucoup plus intensément que moi. Bien sûr, elles m'accusent toutes de simplisme. ... C'est bien ça qui me donne de l'espoir.

PROCHAIN NUMÉRO :

LE TRAVAIL SOCIAL

**Abonnez-vous dès maintenant.
Voir les détails en dernière page.**
